

R- 3800

Les problèmes économiques  
du vignoble d'Almería

par Bernard ABELANET

ABELANET, Bernard

LES PROBLEMES ECONOMIQUES DU VIGNOBLE D'ALMERIA.

REVUE GEOGRAPHIQUE DES PYRNEES ET  
DU SUD-OUEST. TOME 40, FASC. 2,  
TOULOUSE (1969). pp. 143-156.



## Les problèmes économiques du vignoble d'Almería

par Bernard Abélanet \*

---

### I. Problèmes de méthode

A l'extrême Sud-Est de l'Espagne péninsulaire, la province d'Almería possède une culture d'exportation très originale. Il s'agit d'un vignoble cultivé en treille (*parral*) qui donne un raisin peu sucré, à peau dure, « l'ohânes ». Ce raisin, aux exceptionnelles qualités de conservation, est traditionnellement exporté comme fruit frais sur divers marchés, principalement européens. Réalisée surtout par mer, l'exportation « classique » utilisait comme emballages des barils emplis de sciure de liège afin d'assurer la parfaite conservation du fruit. Si l'on ajoute que le commerce de cette « uva de embarque » (raisin d'exportation) était d'un intérêt majeur pour l'équilibre économique de la province d'Almería, au point qu'on peut parler d'un véritable cycle du raisin dans les années 1900-1930, on a à peu près exposé l'image traditionnelle du vignoble almeriense (1).

Cette vision est celle qui prévaut dans les études récentes consacrées au problème. Etudes documentées et sérieuses (2), elles nous semblent cependant présenter une lacune fondamentale, l'ab-

---

(\*) Diplômé d'Etudes Supérieures de Géographie.

(1) Cet article est le résumé d'un mémoire de maîtrise de géographie préparé à la Faculté des Lettres de Toulouse sous la direction du Professeur Sermet et de D. Manuel Mendizabal Villalba, directeur de l'Institut d'Acclimatation d'Almería.

(2) Cf. en particulier M. J. BOSQUE MAUREL. *La uva de Almería. Estudio geográfico*. Geographica, Zaragoza, VII, 1960, p. 3-27, 9 fig., 9 photos.

sence d'une analyse géographique synthétique. Or pour nous, une vision à la fois précise et globale est essentielle à l'esprit même de l'analyse. Nous entendons par là que trop souvent le vignoble d'Almería a été étudié comme n'importe quel autre, au détriment de son originalité.

D'abord son environnement qui lui donne toute son importance : un milieu sous-développé. La province d'Almería était en 1960, et demeure, une des plus pauvres d'Espagne (3), une de celles d'où l'on émigre le plus. Elle a perdu 57 000 habitants de 1950 à 1960. Sur le plan purement agricole, le contraste n'est pas négligeable entre la richesse du vignoble irrigué et la pauvreté chronique des *secanos*. C'est là un élément décisif de différenciation des communes suivant qu'elles possèdent ou non des treilles.

Car c'est au niveau des communes qu'il faut d'abord étudier le vignoble, avant d'examiner son importance provinciale. Il est nécessaire de distinguer des niveaux géographiques d'analyse, dont la succession nous conduira à envisager l'intégration du vignoble à la vie provinciale, ce qui reviendra à se demander dans quelle mesure le vignoble est un facteur actif de régionalisation à Almería.

Nous sommes donc amené à tenir compte de trois types d'espace : l'espace géographique, délocalisé en quelque sorte, où nous mettons l'accent sur les problèmes des aménagements agraires (rapports milieu physique — action de l'homme), l'espace communal qui est autant socio-économique que géographique, l'espace provincial qui seul nous permettra de mesurer le « poids régional » du vignoble aussi bien que les possibles nuances zonales.

Mais adopter une optique globale, cela signifie aussi le refus du cloisonnement entre les divers moments des activités du vignoble ; en particulier, le commerce du raisin n'est pas à étudier pour lui-même mais en fonction de ses répercussions internes. Cela signifie que les localisations géographiques ont un sens dont l'analyse est autre chose que la simple étude du milieu biophysique. Cela implique enfin que les antécédents historiques débouchent sur les problèmes du futur immédiat.

Cet exposé des méthodes était nécessaire pour justifier les deux directions de recherche, pour nous fondamentales, menant à une connaissance plus moderne du vignoble almeriense. Nous nous contenterons d'en préciser les grands thèmes : une définition du vignoble, qui fait appel au passé, et au « présent actuel » ; un bilan provi-

---

(3) Revenu annuel par habitant en 1960 : 9 575 pesetas, soit inférieur au seuil des 200 dollars.



soire reposant sur le « présent en cours » et surtout sur l'estimation d'une évolution qui, amorcée vers 1960, se poursuit encore aujourd'hui.

## II. Définition du vignoble almeriense

### 1. Climat et relief

Dans cette recherche, la première orientation est celle des déterminismes de la géographie physique. Le climat, de type méditerranéen-syrien suivant Köppen, est subdésertique. Le Cap de Gata, au Sud-Est, détient le record d'aridité de toute l'Europe (Tableau 1) :

TABLEAU 1. — LE CLIMAT D'ALMERIA (moyenne 1946-1966).

Température moyenne annuelle.....	18° 4
Amplitude thermique annuelle.....	13° 3
Total pluviométrique annuel.....	233 mm
Insolation annuelle. . . . .	environ 3 000 heures.

Que ce climat soit, en règle générale, apte à la viticulture, on n'en peut douter. Mais ces moyennes masquent une extrême irrégularité assez défavorable aux activités agricoles, les aléas climatiques impliquant des récoltes irrégulières.

Au demeurant, il convient de tenir compte des nuances dues à la topographie. Celle-ci est, dans la province d'Almería extrêmement différenciée. On peut opposer les plaines littorales, constructions deltaïques (au débouché du Rio Andarax au Sud, de l'Almanzora au Nord-Est), ou glacis d'érosion littoraux dans les Campos de Dalías et Níjar, et la masse montagneuse de l'intérieur, partie des Cordillères bétiques. Mais cette masse montagneuse elle-même est aérée par les couloirs des « ramblas » et les dépressions synclinales isolant les grands môles anticlinaux des Sierras Nevada, Gádor, Filabres, Alhamilla et María. La pénétration en est donc relativement aisée malgré les altitudes notables (2 608 m au Pico Chullo dans la Sierra Nevada) (fig. 1).

D'emblée, on constate l'existence de rapports privilégiés entre la treille et la topographie montagnarde. Le premier vignoble almeriense est un vignoble de montagne (Communes de Rágol — Canjáyar —

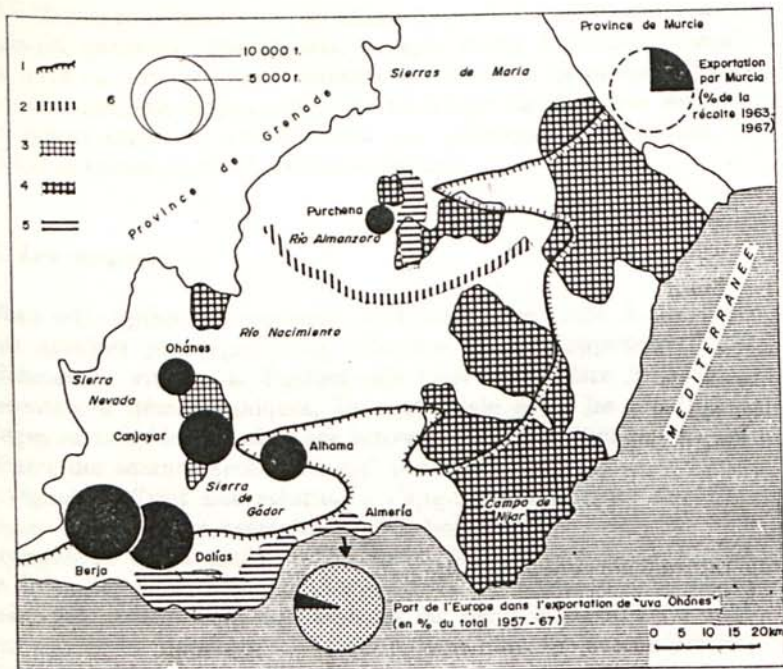


FIG. 1

### Le vignoble d'Almería. L'évolution récente.

1. Rebord montagneux (au Nord, altitude > 500 m). — 2. Limite sud approximative de la zone d'influence murcienne. — 3. Communes « uveras » d'origine. — 4. Communes de plantations récentes. — 5. Zones de fort essor démographique. — 6. Grandes communes viticoles (Production 1966).  
La Sierra Filabres se trouve au NE d'Alhama.

Ohánés). Et cela pour plusieurs raisons. L'option géographique intérieure (opposée à l'option littorale) tient d'abord à des questions techniques. Le vignoble d'Almería est sans conteste, et dès l'origine, une culture irriguée, ce qui fausse dans une certaine mesure ses rapports avec le climat. Or au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque démarre la culture de la treille, l'irrigation aisée est un privilège du milieu montagnard, parce que les sommets et les hautes surfaces bien arrosés (au-dessus de 1000 m les totaux pluviométriques dépassent 500 mm) possèdent un capital d'irrigation considérable, apte à être redistribué par les sources pendant la période sèche. Appuyée sur les « Comunidades de regantes », la culture montagnarde parvient à compenser assez facilement l'aridité estivale, ce qui n'est pas encore le cas des zones basses de la côte où il faudrait creuser des puits profonds.



D'ailleurs, ce n'est là que l'avantage majeur. La montagne, comme la plaine, garde des étés chauds, quoique moins étouffants (brises). Elle offre un abri aux vents violents qui balaient les *campos*. Possédant des terroirs exigus, elle tire avantage du fait que ses sols sont moins soumis à l'évaporation qui provoque la formation de croûtes calcaires ou d'efflorescences salines.

## 2. Les origines

Mais cette option montagnarde tient aussi, sans doute, à des structures agraires plus égalitaires, adaptées au développement d'une « démocratie viticole ». Surtout elle nous paraît être le fruit de circonstances démographiques. Le XIX<sup>e</sup> siècle a vu les montagnes-refuges surpeuplées (4) chercher activement à compenser la situation précaire des secanos archaïques qui permettent à peine de survivre. Le vignoble offrait une solution à l'angoissante pression démographique. C'est là une constatation d'importance car cette définition montagnarde de la treille va persister jusqu'à nos jours. Certes, par la suite, le vignoble gagnera du terrain, occupant principalement les bassins intra-montagnards de Berja et Dalías, au pied-mont sud de la Sierra de Gádor, mais il ne s'aventurera qu'accidentellement sur les lisières des plaines littorales. Ce n'est que récemment que le pas vers l'implantation littorale a été franchi.

Mais ce premier enseignement tiré de la signification des origines n'est pas le seul. Il en est un second, d'ordre économique et sociologique. Le « démarrage » du vignoble almeriense, vers 1840-1850, est en effet dû à une initiative extérieure, celle des commerçants de Málaga. Ceux-ci, conscients des possibilités d'exportation de l'ohânes, en développèrent la culture dans la zone d'Almería, se réservant les circuits commerciaux et la plus grande partie des profits. La situation première d'Almería fut donc de type semi-colonial, la production seule lui étant réservée et la commercialisation, opération la plus rentable, étant aux mains d'intérêts extérieurs à la région (5). Le phénomène va d'ailleurs se poursuivre lors de la prise en charge, par les négociants provinciaux, des débouchés commerciaux du raisin. La mutation se fera en effet, vers 1860, à

(4) La circonscription judiciaire (*partido judicial* = canton) de Canjáyar avait en 1844 : 29 585 hab., en 1900 : 28 163, en 1930 : 27 569, en 1960 : 22 578. Ce chiffre de 1844, donné par le Dictionnaire de Madoz (1845), t. II, article Almería, p. 117, n'a pas la valeur officielle de ceux des recensements.

(5) En 1844, Almería produit 1 166 000 kg de raisin et n'en exporte que 136 500 (D'après MADOZ. *Diccionario Geográfico histórico e estadístico de España*, Tome II, Madrid 1845). En 1845 fut institué au port d'Almería une taxe de 1 real par tonnelet de 2 arrobes (21 k) exporté (cf. Almería, Agosto 1967), ce qui semble indiquer que les envois de raisins étaient déjà notables.

l'instigation et avec l'aide financière des Britanniques, principaux acheteurs de la « uva ». Elle laissera subsister pour un temps le groupe des « ordenancistas », délégués locaux des grandes maisons d'importations étrangères. Après la Guerre Civile, ceux-ci disparaîtront, laissant le champ libre aux négociants almerienses, encore en place aujourd'hui.

### 3. Les structures agraires

Cette définition géographique et historique du vignoble d'Almería ne saurait pourtant suffire. Il est possible de dégager actuellement une définition agraire. Elle est d'abord communale lorsque l'on tente de préciser l'importance de la vigne : on constate effectivement que celle-ci est loin d'être une monoculture. En règle générale, elle n'occupe guère plus de 10 % des superficies communales (7,8 % à Canjáyar). Cependant, sa prépondérance est déjà plus nette sur l'ensemble des *regadíos* (82 % à Canjáyar). Surtout, le vignoble, quelle que soit son importance spatiale, est la culture la plus riche de la commune. A Canjáyar, la vigne représente 84,5 % de la richesse agricole imposable, à Berja 85 %, à Ohánes 81 %. Ainsi la viticulture, pour le raisin, constitue-t-elle l'essentiel de l'activité agricole de certains municipes.

On retrouverait cette disproportion en analysant dans les zones de production viticole une exploitation paysanne moyenne. Le paysan almeriense tire le plus clair de ses revenus de son lopin de vigne, même s'il possède par ailleurs de vastes *secanos* qui sont, comme on le sait, à peu près improductifs.

La situation agraire se marque encore par le parcellaire extrêmement exigü et morcelé : en moyenne la parcelle n'atteint jamais 50 ares (Tableau 2). Surtout les structures agraires sociales juxtaposent à une minorité de « grands » exploitants (ceux qui ont plus de 5 ha) une masse de petits. En moyenne, 77 % des producteurs travaillent moins de 1 ha. Ces petits producteurs sont propriétaires ou métayers cultivant les terres de citadins, ou, suivant une forme assez répandue, propriétaires-métayers. De toute façon, l'exigüité chronique des structures dimensionnelles de la production est un fait patent dans le vignoble traditionnel. Son corollaire immédiat est évidemment l'étranglement financier des petits producteurs, frein fort efficace qui retarde, ou rend difficile, la modernisation de l'exploitation viticole.



TABLEAU 2. — SUPERFICIES MOYENNES DE VIGNE PAR PRODUCTEUR (1962). — (Source : Cadastre).

Superficie moyenne par producteur	Nombre de communes	TOTAL producteur	% sur total provincial	Total hectares	% sur total provincial
0,1 — 0,5 ha	19	2 029	26	858	13,5
0,6 — 1	29	4 175	53	3 383	53,5
1,1 — 2	11	1 522	19,5	1 690	26,5
> — 2	6	140	1,5	400	6,5
Totaux..	65	7 866	100	6 331	100

#### 4. Les problèmes commerciaux

Pour une part, les problèmes commerciaux s'expliquent par ces considérations : omnipotence de l'exportateur, souvent aussi grand propriétaire, face à la masse inorganisée des petits viticulteurs. Ce qui a sans doute fait naître chez les premiers un sentiment de facilité expliquant l'absence, ressentie aujourd'hui, d'équipements adéquats (frigorifiques en particulier) et d'une véritable stratégie commerciale. Au vrai, ce qui est important dans l'évolution de l'exportation, ce ne sont pas tant les tonnages (le record ayant été atteint en 1907 avec plus de 52 000 t.) variant au gré des récoltes et des événements politiques (Guerre Civile — Guerres Mondiales) (6), que les constantes de la situation commerciale. Elles sont de trois ordres :

Un vignoble essentiellement d'exportation pour lequel le marché national reste, en dépit d'efforts gouvernementaux, à peu près fermé.

La concentration abusive sur quelques grands marchés : avant 1924, Grande-Bretagne, Etats-Unis et Allemagne, qui réalisaient 90 % des achats ; actuellement, avant tout l'Europe qui importe 90 % du total, la Grande-Bretagne en absorbant à elle seule près de 45 % et les Pays Nordiques plus de 25 %. Les exportateurs se trouvent ainsi placés dans une étroite dépendance de leurs acheteurs extérieurs, toute défaillance d'un de ces grands marchés devenant catastrophique, par exemple celui des Etats-Unis en 1925.

La stabilisation à un niveau médiocre des tentatives faites pour s'ouvrir les pays du Tiers-Monde : Asie, Afrique et Amérique du Sud atteignent péniblement 10 %.

(6) En 1967, l'exportation a atteint 33 703 tonnes (fig. 2).



La situation commerciale possède de la sorte un impact immédiat sur la situation intérieure : elle fait alterner, suivant un processus cyclique, fièvres de plantations et périodes de récession, ces dernières plus ou moins amorties par une tendance générale, pas toujours justifiée, à l'expansion.

En dernière analyse c'est au niveau provincial, et dans une optique régionale, qu'il faut chercher une définition du vignoble almeriense. On peut affirmer qu'avant la période 1936-1946, qui rompt le rythme d'évolution, et même à la rigueur jusqu'aux années 1950, la vigne d'Almería était un facteur agissant de régionalisation. Les indications en sont nombreuses. La vigne avant tout suscitait des emplois nombreux pour la culture d'abord, ensuite pour le conditionnement et l'exportation du raisin. De grands flux de main-d'œuvre (affectant jusqu'à 15 000 saisonniers selon M. J. Bosque Maurel), venus des communes du secano, gagnaient les zones *uveras* au printemps pour la fécondation artificielle des plants et en automne pour la récolte et l'exportation. De nombreux ateliers de tonnellerie fabriquaient les barils où les femmes emballaient le raisin, tandis que les muletiers sillonnaient les routes et qu'au port on chargeait les navires. La démographie dans son ensemble en témoigne, la province ayant atteint en 1910 (7), période faste du cycle de la uva, son maximum, non retrouvé depuis, de population. L'intégration du vignoble à l'ensemble provincial est manifeste puisque, de 1900 à 1910, ce ne sont pas tant les communes *uveras* qui s'accroissent, que les communes périphériques du secano, traditionnels réservoirs de main-d'œuvre disponible (8). Il est évident, d'ailleurs, que la promesse d'emplois ne jouait pas seule et que les fructueux revenus de l'exportation, qui relayaient ceux, défaillants, des mines des sierras, freinaient l'émigration et entretenaient l'optimisme démographique. Ces revenus étaient le moteur essentiel d'une véritable société du vignoble, de structure différenciée, où entraient producteurs, exportateurs et intermédiaires de toutes sortes en amont et en aval.

Une société que dominait l'aristocratie locale des exportateurs, en rivalité avec les *ordenancistas*, mais société fragile suspendue aux graphiques d'exportation de la uva. Elle va pourtant se retrouver plus ou moins raffermie vers 1950, lorsque les affaires du vignoble vont reprendre, en apparence, leurs cours normal. Mais ce ne fut guère plus qu'une apparence, caractéristique d'une période de transition qui se clôt.

(7) La province d'Almería avait en 1900 : 359 013 hab., en 1910 : 380 338, en 1960 : 360 770.

(8) Ainsi, dans cette période, Canjáyar gagne 7 habitants et Gérgal plus de 1 500 alors que cette dernière commune n'a pas de treilles.

### III. Nouveaux bilans et perspectives

Tous les éléments de définition que nous venons d'exposer sont essentiels à la compréhension des problèmes globaux actuels du vignoble d'Almería et, partant, déterminent les perspectives d'avenir. La question tient d'ailleurs en quelques mots : bien que gravement affecté par les troubles de la Guerre Civile, le vignoble almeriense n'a pas su mettre à profit ce moment de rupture pour réaliser les indispensables réformes de structure qui l'eussent adapté à l'après-guerre. De 1930 à 1950 environ, ce ne sont guère que les superficies plantées qui évoluent : la vigne couvre 4 700 ha en 1930, 3 540 en 1940, 4 097 en 1953. En 1967, les superficies productives atteignent 6 375 ha, tandis que les superficies plantées couvrent 7 900 ha. Mais les conditions de la production et de la commercialisation, qui constituent le facteur fondamental, n'ont pratiquement pas changé. Le problème actuel est donc celui du conflit entre la définition traditionnelle et les nouvelles exigences de la réalité économique. Il s'exprime en termes de désadaptation, de crise, de blocage. Cette situation de déséquilibre se trouve du reste encore aggravée par l'apparition d'éléments nouveaux qui, pour le moment, ne font que renforcer le contraste entre ce qui est et ce qui devrait être, mais qui dans l'avenir seront déterminants.

#### 1. Evolution des structures agraires

La crise affecte d'abord les structures agraires. Environ 77 % des viticulteurs sont en dessous du seuil de rentabilité, fixé à 1,5 ha par les Services agronomiques. Même les « grands » propriétaires ont rarement plus de 100 ha, d'ailleurs très morcelés. Or voici que face à cette pulvérisation de la production apparaissent de grandes exploitations, de plusieurs dizaines et même centaines d'hectares, modernes, rationalisées, c'est-à-dire d'efficacité sans commune mesure avec celle des milieux traditionnels. Ces puissantes sociétés capitalistes (capitiaux français en particulier) correspondent à d'utiles mais dangereux investissements d'origine externe. Elles vont peser d'un poids très lourd sur le marché de la production, développer au détriment des exportateurs provinciaux des ambitions commerciales à la mesure de leurs moyens, enfin prendre une place prépondérante, par la masse salariale qu'elles distribuent, dans la vie des communes qui les accueillent. En dernière analyse, du point de vue sociologique, elles vont être un élément actif de désagrégation de la société viticole traditionnelle, et forcément pour un mieux.





## 2. Evolution de l'implantation géographique

La crise est aussi géographique et par là amène à poser des questions d'équilibre régional. Après avoir opté autrefois pour l'implantation intérieure, le vignoble almeriense tend depuis quelques années à choisir les localisations littorales. Grandes exploitations et colons de l'I. N. C. (9) s'installent nombreux dans les campos de Dalías et Níjar, ou dans le synclinorium largement ouvert de l'Almanzora, de Cuevas à Seron. Le rythme des plantations y est soutenu (Tableau 3). Or cette relocalisation géographique a une signification plus large : c'est dans ces nouveaux secteurs que se pratique la culture moderne (irrigation par aspersion, mécanisation, etc...) et que les rendements s'élèvent sur des exploitations plus vastes. On songe alors, dans un avenir proche, à un clivage géographique mais aussi économique entre un vignoble intérieur sclérosé, et un vignoble littoral de pointe. A n'en pas douter, le problème serait vite d'ordre social.

TABLEAU 3. — EVOLUTION DES 5 ZONES HOMOGÈNES DU VIGNOBLE

(Source : Jefatura Agronomica, Almería).

ZONES	Superficies en 1953 en % du total (1)	Superficies de 1967 en % du total (2)	Production en 1950 en % du total (3)	Production en 1966 en % du total (4)
Sa de Gádor .	44,5	35	39,5	42,5
Litoral . . . . .	3	9,8	2,5	2,8
Nacimiento. . .	6	5	6,5	4,4
Berja-Dalías . .	40,5	36	45,5	42
Norte. . . . .	3	9	4	6,5

(1) 4 097 ha.

(2) 7 971 ha.

(3) 21 181 t.

(4) 41 684 t.

(9) Instituto Nacional de Colonización.

### 3. L'avenir commercial

Crise encore sur le plan commercial, et ce à l'échelle provinciale comme internationale. A l'intérieur d'abord (fig. 1 et 2), on assiste au développement d'une aire d'influence murcienne qui affecte essentiellement la zone nord du vignoble d'Almería (Purchena, Tijola). Les Murciens en effet, depuis quelques années, achètent une partie de la production almeriense, qu'ils exportent ensuite avec la leur propre. De 1957 à 1962, Murcia a exporté 19 % de la récolte de uva d'Almería, 25 % de 1963 à 67. Cela signifie tout d'abord un manque à gagner sensible pour la province puisque, en 1966, les ventes à Murcia ont représenté 40 % en poids du volume récolté et seulement 24 % en valeur. C'est ensuite un facteur actif de restructuration régionale qui tendrait à faire passer le nord de la province sous influence murcienne.

A l'extérieur, la situation commerciale se caractérise par la montée des concurrences. Il y a d'abord la concurrence étrangère. Celle de l'Italie étant la plus dangereuse : par exemple, en 1965-66 le marché allemand du raisin de table a été fourni à 18 % par l'Espagne et à 49 % par l'Italie. Mais il faut compter aussi avec

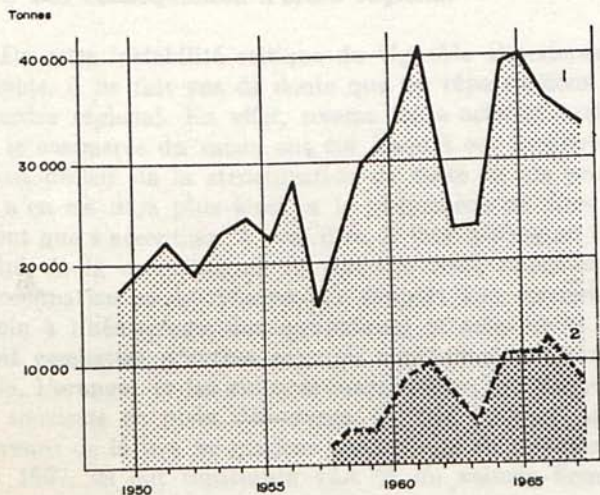


FIG. 2

L'exportation du raisin d'Almería de 1950 à 1967.

1. Tonnages totaux exportés. — 2. Contingent exporté par Murcia (Source : Syndicat des fruits).



la rivalité murcienne. Murcia dotée de son propre vignoble, dispute à Almería les marchés européens. Ainsi, en 1963-64 les Pays Scandinaves ont été ravitaillés à 37 % par Almería et à 63 % par Murcia. Murcia joue dès lors un rôle de facteur limitant de l'expansion européenne d'Almería. Des solutions commerciales nouvelles s'imposent donc, et le plus rapidement possible, afin d'éviter une asphyxie progressive.

Devant l'ampleur et l'urgence de ces problèmes, il est pourtant une possibilité, les coopératives. Elles seules peuvent, en regroupant les petits viticulteurs qui, isolés, sont impuissants, permettre de résoudre non seulement les problèmes de structures agraires mais aussi les problèmes commerciaux, en assurant aux petits producteurs la place honorable qui leur revient face aux exportateurs almerienses et murciens et aux nouveaux grands exploitants. Le mouvement coopératif en Almería est encore peu développé (10), hormis quelques succès isolés, en particulier à Ohánes et Canjáyar, à Berja également. Cette importance, faible encore, semble tenir au frein des structures mentales, dans une société où le prestige de l'exportateur-proprétaire local paraît affirmé de façon quasi définitive.

#### 4. Les conséquences d'ordre régional

De cette instabilité critique du vignoble almeriense dans son ensemble, il ne fait pas de doute que les répercussions ultimes soient d'ordre régional. En effet, comme toute activité cyclique, la vigne et le commerce du raisin ont été jusqu'à ces dernières années l'élément décisif de la structuration de toute la vie provinciale. Mais il n'en est déjà plus ainsi et le phénomène ne fera vraisemblablement que s'accroître. A vrai dire, il faut distinguer deux niveaux : celui de la commune où le vignoble reste important (haut degré d'occupation et de richesse par rapport aux communes du secano, frein à l'hémorragie démographique) et celui de la province où il doit combattre d'autres activités concurrentes : sur le plan agricole, l'oranger et les cultures maraîchères ; sur un tout autre plan, le tourisme en plein démarrage. Ce qui ne veut pas dire que les revenus de la uva ne gardent pas un rôle de première importance : en 1967, ils ont représenté 42,4 % du volume financier total des exportations agricoles provinciales, contre 21 % aux oranges, et 28 % aux produits horticoles.

---

(10) En 1966, les coopératives contrôlent dans le vignoble 711 ha. (soit 9 % du total) et groupent 1 400 producteurs (soit près de 18 % du total).

Mais déjà le vignoble n'est plus un stimulant démographique : les grandes concentrations se font sur la côte où règnent les « hortalizas » et dans la capitale. Il n'anime plus toute une série d'activités induites qui disparaissent, les *barrileros* en particulier. Quant aux grands flux saisonniers de main-d'œuvre, ils sont à peu près taris. Fait encore plus significatif, la province se détache de la « mentalité (ou de l'obsession?) viticole » qui n'est plus vécue que dans l'intérieur et non dans la capitale. Celle-ci est un centre tertiaire et, on pourrait presque dire accessoirement, port d'expédition de la uva. Evolution en un sens souhaitable puisqu'elle correspond à une diversification réelle des activités, mais dangereuse aussi puisqu'elle tend à transformer le vignoble en un bassin urbain d'Almería pour une part, en une zone d'influence murcienne pour l'autre. A long terme, c'est un problème d'altération de la structure régionale de la province en son entier qui risque de se poser, avec pour conséquence une situation difficile des milieux socio-économiques traditionnels de l'intérieur.

### Conclusion

En adoptant, ainsi que nous nous l'étions proposé, une optique synthétique pour analyser les problèmes économiques du vignoble d'Almería, nous avons été conduits à une vision dynamique et provinciale des perspectives. Vision dynamique puisque nous avons montré que le vignoble actuel était, sur tous les plans, en pleine mutation et que celle-ci était déterminante pour l'avenir. Vision provinciale puisqu'il a été question de mesurer l'intégration du vignoble à une entité géographique, économique et humaine plus vaste, et qui en réalité lui confère toute son importance. Mais, pour conclure, c'est à l'optique régionale, en un sens social et presque politique, qu'il faut revenir. Le problème, en fait, se pose en des termes simples : une nouvelle chance est offerte au vignoble d'Almería, il n'est que de voir les investissements récents des grandes sociétés capitalistes du littoral. Cette chance doit être saisie, mais surtout elle doit être saisie par la collectivité régionale. Sinon les décisions vont passer aux grands exploitants d'origine extérieure, ou aux négociants murciens, ou aux deux. C'est là un problème de « colonisation régionale ». Il se double d'un problème géographique de « distorsion intra-régionale », non moins aigu. L'effort des nouveaux concurrents portant sur le vignoble



littoral ou des couloirs intérieurs, c'est à brève échéance à une condamnation plus ou moins nette du vignoble intérieur que l'on aboutit, avec la longue suite des maux sociaux engendrés. Aujourd'hui plus que jamais il importe que les viticulteurs almerienses prennent conscience de leurs responsabilités.

RÉSUMÉ. — Dans le Sud-Est de l'Espagne, la province d'Almería possède une culture en treille de la vigne (*parral*) qui fournit un raisin de table (*ohanes*) destiné essentiellement à l'exportation vers l'Europe, en particulier la Grande-Bretagne et les pays nordiques. Ce vignoble, créé vers 1850 par les négociants de Málaga, était d'abord de caractère montagnard, en rapport avec les possibilités d'irrigation et avec la pression démographique de l'intérieur de la province. La récolte de petits producteurs travaillant sur moins d'un hectare était commercialisée par des exportateurs qui expédiaient le raisin sur quelques grands marchés (Etats-Unis d'abord, Europe ensuite). L'apogée de l'exportation fut atteint en 1907 : 52 000 tonnes (33 703 tonnes en 1967).

Depuis 1950, la situation évolue rapidement et pose le problème aigu de l'avenir du vignoble traditionnel. A côté de celui-ci, resté à peu près figé dans ses structures du XIX<sup>e</sup> siècle, s'est en effet développé un nouveau vignoble littoral beaucoup plus moderne par ses techniques, ses structures agraires moins exigües, son organisation commerciale. Ainsi, au moment même où se confirme, sur les marchés traditionnels de l'ohanes, la concurrence d'autres pays et d'autres vignobles (celui de Murcia), le vignoble montagnard apparaît bien défavorisé en face de son rival littoral. La vieille démocratie viticole de l'intérieur retrouvera-t-elle un dynamisme suffisant pour survivre ?